

Fiction

Jean-Paul Beaumier, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Soundouss El Kettani, Émilie Fortin, Yves Laberge, David Laporte, Laurent Laplante, Etienne Marcoux, Julie Pelletier, Michel Peterson, Judy Quinn, Simon Roy and Mathieu Simoneau

Number 131, Summer 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69600ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaumier, J.-P., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., El Kettani, S., Fortin, É., Laberge, Y., Laporte, D., Laplante, L., Marcoux, E., Pelletier, J., Peterson, M., Quinn, J., Roy, S. & Simoneau, M. (2013). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (131), 20–31.

commentaires fiction

premier roman, policier, roman autobiographique



Denys Arcand EUCHARISTE MOISAN

Leméac, Montréal, 2013, 79 p. ; 12,95 \$

Paraissait chez Leméac en janvier dernier le premier roman de Denys Arcand, *Euchariste Moisan*, plaquette qui revisite sous la forme d'un monologue une œuvre marquante de notre littérature des années 1930, *Trente arpents* de Ringuet. Représentant à la fois le couronnement artistique et le chant du cygne de la littérature terroiriste, en raison de la puissance de son récit et de la rigueur de son réalisme, qui eut pour effet selon la critique des années 1960 de désamorcer la mystique de la terre, ce roman austère publié en 1938 raconte l'ascension et le déclin d'un cultivateur de la Mauricie qui après avoir hérité des trente arpents de son oncle accède à la prospérité et au prestige, jusqu'à ce que, devenu vieux, l'avènement de la modernité et des revers causés par son entêtement l'acculent à la ruine et le forcent à s'exiler aux États-Unis, où il finira sa vie comme gardien de nuit, dépossédé de sa terre et de sa dignité.

Cédant la parole au personnage principal, Euchariste, le roman d'Arcand paraissait à première vue prometteur, en ce que ce choix de narration laissait prévoir une réécriture soucieuse de dévoiler de l'intérieur la subjectivité du protagoniste, qui n'est perçue que de l'extérieur chez Ringuet, dont on a souvent souligné l'objectivité de la narration.

Cette promesse sera toutefois déçue à la lecture, car Arcand semble n'avoir pas su se détacher de la trame du roman de 1938, se contentant de la reproduire fidèlement dans le même ordre linéaire que l'avait fait Ringuet, sans réellement exploiter les possibilités offertes par le monologue, censé être porte ouverte sur l'intériorité, espace fictif susceptible de répondre à des logiques autres que la seule chronologie. Refusant ainsi le défi d'une transposition véritable, Arcand ne livre, en fin de compte, que le résumé en 79 pages de ce que Ringuet avait pris plus de 300 pages à raconter, ce qui donne un récit certes capable d'intéresser les lecteurs, mais où les événements se bousculent à une vitesse telle qu'on peine à saisir leur effet sur le narrateur, à comprendre le poids dramatique de la dépossession pourtant lente qu'ils décrivent.

Euchariste Moisan, un roman à lire, mais seulement pour se rappeler l'œuvre de Ringuet, pour se donner envie d'y retourner, d'en redécouvrir la puissance et la beauté, afin ainsi de réparer l'injustice faite à un grand roman qu'on ne lit guère plus que dans les cours de cégep ou d'université.

Etienne Marcoux

Richard Ste-Marie UN MÉNAGE ROUGE

Alire, Québec, 2013, 244 p. ; 13,95 \$

Courtier en valeurs immobilières, spécialiste pondéré et même casanier, Vincent Morin ne semblait guère bâti pour le crime ni surtout pour la justice expéditive. Il se révélera pourtant, lorsque faisant face aux turpitudes de sa femme, d'abord capable de vengeance instantanée, puis méticuleusement retors. Si, jusque-là, il levait le nez sur tout ce qui vibronnait hors de son univers prévisible et quantifiable, le voici astucieux, intuitif, insaisissable à en dérouter la machine policière. Il se prétend affolé, mais il accorde une telle confiance à ses ruses que, pas un instant, il ne songe à s'en remettre à la justice dont il pourrait pourtant attendre beaucoup de compréhension. Après tout, n'a-t-il pas tué sous l'impulsion d'une colère pleinement justifiée ? Nouvelle cohabitation de Jekyll et de Hyde !

On s'étonnera peut-être de ce que les enquêteurs de ce roman échouent à retrouver les personnes disparues et ne localisent même pas leurs véhicules. On n'en admirera que davantage l'efficace minutie de ce meurtrier impromptu : il échappe si parfaitement aux soupçons que tous l'entourent de compassion et le plaignent d'un deuil dont il est pourtant la cause. « Passent les jours et passent les semaines... » et Morin attend toujours son premier interrogatoire sérieux. Chapeau !

Crime parfait, par conséquent ? Oui et non. Certes, nul ne l'accuse, mais Morin est miné de l'intérieur. Peut-être pas par le remords, mais par l'inconfort, le malaise, la peur des regards. De lui-même il ne courrait pas au confessionnal de qui que ce soit, mais son blindage est friable. Richard Ste-Marie jette alors dans l'engrenage le petit rien qui, sans offrir de preuve contre Morin, donne enfin une prise au soupçon policier. Dès lors, les événements se précipitent et le lecteur de se demander si Morin résistera de tous ses freins ou s'il laissera son inconfort

Premier roman, posthume

Mazouz OuldAbderrahmane a été acteur, réalisateur et metteur en scène de plusieurs films et pièces de théâtre, mais il ne nous a laissé qu'un seul roman, un petit bijou publié de manière posthume qui prouve qu'il y avait en lui un véritable écrivain. *Le Café Maure* est à la fois un roman d'apprentissage, un roman historique et un roman politique.

L'apprentissage est celui d'un jeune adolescent, Fekkir (nom qui signifie pauvre en arabe), orphelin recueilli par la philanthrope Lalla Hlima (qui porte le prénom symbolique de la nourrice du prophète Mohammed). Fekkir apprend à travailler, découvre l'amour et s'imprègne des fondements de la politique dans le Café Maure où il est chargé de diverses corvées avant de remplacer le cafetier lui-même.

L'histoire est celle de l'Algérie colonisée. On devine que le récit se situe peu avant les mouvements indépendantistes mais le chergui (ou sirocco en arabe maghrébin) violent qui transforme la ville en un paysage de sables tourbillonnants empêche une vision claire et semble brouiller également les dates. C'était ainsi il y a peu de temps et c'était ainsi pendant longtemps.

La politique, si elle est discutée dans ce café où toutes les positions cohabitent malgré elles, comme dans le *Karnak café* de Naguib Mahfouz, est en fait partout présente. L'amour est politique, la religion est politique, l'argent est politique, le sport, devenu une joute où s'exprime une fois de plus la brutalité inouïe du colonisateur, est politique.

Le roman décrit un univers violent où les injustices de la colonisation ont « dépassé l'excuse civilisatrice ». L'anachronisme inhérent à sa parution en 2013 balaie du revers de la main tous les discours qui émergent à nouveau pour souligner les soi-disant bienfaits à long terme de la colonisation. *Le Café Maure* est une magnifique commémoration de douleurs ancrées historiquement en même temps qu'une chronique superbement écrite contre toutes les oppressions.

Soundouss El Kettani



Mazouz OuldAbderrahmane LE CAFÉ MAURE

Triptyque, Montréal, 2013, 176 p. ; 20 \$

intime jouer contre sa propre cause. Ste-Marie aura eu le mérite peu courant d'observer de l'intérieur l'âme d'un meurtrier fragilisé par son crime.

Laurent Laplante

Emmanuèle Bernheim TOUT S'EST BIEN PASSÉ

Gallimard, Paris, 2013, 206 p. ; 27,95 \$

Les lecteurs familiers avec l'œuvre d'Emmanuèle Bernheim – cinq superbes romans miniatures, du *Cran d'arrêt* (1985) à *Stallone* (2002) – seront peut-être surpris de la voir exploiter un contenu autobiographique dans son sixième opus. *Tout s'est bien passé* relate une aventure qui lui est arrivée en 2008 lorsque son père lui a demandé « de l'aider à en finir ».

Le titre du roman ressemble à une formule mensongère, comme dans le film de Guiseppe Tornatore *Ils vont tous bien !*

(1990), où un père âgé, Matteo Scuro (impeccablement interprété par Marcello Mastroianni), découvre en rendant visite à ses enfants qu'en fait, aucun d'eux ne se porte si bien que ça. Ce n'est pas le cas dans le roman de Bernheim : André, un octogénaire amoureux de la vie, obtiendra satisfaction du désir de mourir qui l'anime depuis qu'il a subi un AVC. Mais, on s'en doute, le chemin sera semé d'embûches. D'une part, un père qui prie ses filles de l'aider à mourir, ça « ne colle pas », comme l'écrit Bernheim. D'autre part, l'euthanasie n'est pas autorisée en France. Il va donc falloir finasser pour transporter André en Suisse sans éveiller les soupçons des autorités médicales et policières parisiennes. Ce qui, naturellement, ne marchera pas. La narratrice Emmanuèle et sa sœur Pascale seront convoquées au commissariat à la suite d'une « déclaration de main courante ». Débutant et terminant sur un coup de fil,

Tout s'est bien passé décrit le parcours chaotique dans lequel les deux sœurs se retrouvent engagées après avoir décidé d'honorer le souhait de leur père.

On trouvera dans ce livre tout ce qui séduit chez Emmanuèle Bernheim : un style haché et sobre ; un tempo rapide ; une narration terre à terre et teintée d'humour. Comme dans *Un couple* (1987) et *Sa femme* (1993), les personnages y sont croqués sur le vif, au hasard des petits gestes qui les révèlent au quotidien. Dans le contexte où viennent de s'achever, au Québec, les travaux de la Commission spéciale sur la question de mourir dans la dignité, *Tout s'est bien passé* aborde une thématique d'une actualité brûlante.

Patrick Bergeron ►



Marie-Andrée Donovan
À L'OMBRE DU SILENCE

suivi de *LES SOLEILS INCENDIÉS*

David, Ottawa, 2013, 154 p. ; 13,95 \$

L'écrivaine franco-ontarienne Marie-Andrée Donovan a été récompensée par plusieurs prix littéraires, dont le prix Émile-Ollivier 2006, le prix Champlain 2006 et le Prix des lecteurs Radio-Canada en 2005, pour son œuvre *Les soleils incendiés*, parue en 2004. Deux parutions et près de sept plus tard, plus intense que jamais, elle enrichit son récit initial d'une histoire : *À l'ombre du silence*.

Le livre raconte le temps qui file et les vies qui se perdent dans les non-dits et les souffrances qu'on enterre avec les jours qui passent. Les retrouvailles et les départs les plus déchirants sont la source des plus grandes émotions chez Donovan. Dans les deux récits, la narratrice porte d'abord un regard de petite fille sur la vie dans tout ce qu'elle a d'incompréhensible et d'incontrôlable. Puis une femme dans la cinquantaine fait le point sur son passé nébuleux. Elle recherche les endroits où elle a vécu, les personnes qu'elle a rencontrées plus jeune, tout pour lui permettre d'exister à travers ses souvenirs enfouis.

Dans les deux récits, Marie-Andrée Donovan traite du même thème, mais différemment : est-ce que l'écriture nous enracine dans notre existence ? La narratrice d'*À l'ombre du silence* s'enferme

dans un mutisme inquiétant et ne vit que par l'histoire que ses auteurs (ses parents) inventent et veulent lui faire vivre. Dans *Les soleils incendiés*, Emmett se souvient douloureusement de la présence de son amie disparue, qui se concrétise dans la lecture de ses carnets personnels. Celle-ci n'existe plus que par les mots qui lui redonnent vie. Le livre présente une merveilleuse réflexion sur l'écriture, mais aussi sur ce par quoi se traduit l'existence passée par rapport à la présente.

L'écrivaine nous offre deux histoires criblées d'images poignantes derrière lesquelles se cache une autobiographie à peine voilée. Construit de la même façon dans les deux récits, chaque chapitre témoigne d'un fragment d'existence du personnage, aussi banal soit-il dans les faits, mais bouillonnant de tendresse, de souffrance et de naïveté. Le lecteur passe d'une époque à une autre, d'un événement à un autre, sans se préoccuper du dénouement, quasi nébuleux. Il se laisse entraîner dans ces parcelles de présent teintées de compassion. Parfois errante, l'écriture de Donovan reste cependant mature et profonde.

Julie Pelletier

Péter Esterházy

PAS QUESTION D'ART

Trad. du hongrois par Agnès Járfás

Gallimard, Paris, 2012, 249 p. ; 37,95 \$

Dans un style qui ressemble à celui de Bohumil Hrabal, mais avec encore plus de libertés, Péter Esterházy fait revivre le personnage haut en couleur que fut sa mère, une passionnée de football. Il a en effet de son contemporain tchécoslovaque, à qui il a consacré un ouvrage de fiction, *Le livre de Hrabal*, le sens du rythme dans l'enchaînement des anecdotes qui ponctuent la vie de ses personnages, l'intensité grave et riieuse, une écriture attachée aux détails les plus burlesques. La narration, toutefois, est beaucoup plus éclatée : comme les morceaux d'un miroir qu'on aurait échappé d'un deuxième étage, différents chapitres relatent des faits épars qui n'ont parfois rien à voir – en apparence, à tout le moins – avec cette mère dont on cherche à reconstruire les traits. On y parle d'abord de la « fausse » agonie de la mère, mise en fiction dans un précédent livre de l'auteur, puis de cette mère véritable, alitée mais encore vive d'esprit, puis on passe à des considérations sur le football, sur le père dépressif, le communisme. Des personnages surgissent – qui sont-ils ? que veulent-ils au personnage-auteur ? Peu à peu quelques pièces s'imbriquent les unes aux autres, lent cheminement où l'on comprend comment cette mère porta à elle seule sur ses épaules les destins d'une famille et à quel point aussi elle a marqué la vie de ce fils « à maman » qui, aussi souvent qu'il le pouvait, déjeunait avec elle : « [...] au moins trois cents fois par an, c'est-à-dire vingt-sept fois trois cents, ça fait huit mille cent occasions d'au moins deux heures, ça fait seize mille deux cents heures, ce qui n'est pas rien, auxquelles s'en ajoutent d'autres, mais aussi les moments où je pense simplement à elle ». Juste retour des choses que cet hommage à la mère, après deux ouvrages du même genre consacrés au père : *Harmonia Caelestis* et *Revu et corrigé*. Y aura-t-il, comme pour le père, un deuxième livre « démythificateur » ?

Grand prix du salon du livre de La Rochelle

Si on pense d'abord aux *Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, c'est vers *Un dimanche à la piscine à Kigali* de Gil Courtemanche que s'échouent nos pensées à la lecture de *Salone*.

À l'origine, l'histoire de Kaanda, protégeant son bébé Ezzi. Envoyés vers le Brésil à bord d'un négrier, puis libérés au milieu de leur traversée. Ils seront transplantés en Sierra Leone, là où étaient redirigés les esclaves affranchis. Or le pays est rongé par une bande d'arrivistes ; la ville de Salone, salie par deux fléaux : la corruption et la contrebande de diamants. Roman choral aux motifs récurrents, *Salone* morcelle les points de vue. Les époques se succèdent, tout comme les personnages. La mosaïque prend forme.

Laurent Bonnet pose un regard lucide sur une réalité sociopolitique des plus complexes. Il arrive à traduire le désabusement ambiant et fait le triste constat de l'impuissance de ceux-là mêmes qui se donnaient bonne conscience alors que des dizaines de milliers de Sierra-Léonais se faisaient mutiler. *Salone* n'échappe pas à cette description de la militarisation du pays, et de la tension conséquente créée par ces rebelles de la junte caressant la crosse de leur arme. Résultera de cette situation un peuple traumatisé par les exactions et les dérives barbares. Dans un hommage éloquent, Laurent Bonnet chante la grandeur et la misère de la caste krio.

L'auteur est un Français qui goûte l'aventure et les voyages au long cours. Lui-même ayant travaillé plusieurs années en Sierra Leone, Laurent Bonnet évite pourtant le piège attendu d'ethnocentrisme. *Salone* est un roman véritablement africain, au même titre que *Maria Chapdelaine* est une œuvre fondamentale du corpus canadien-français. Dans *Salone*, on ne sent pas le point de vue du Blanc occidental. Voilà un texte ressenti intimement par un homme imprégné de la culture sierra-léonaise.

Vents d'ailleurs est une nouvelle maison d'édition française qui s'est donné comme objectifs de publier de nouvelles voix ouvertes sur le monde et de faire la part belle à la diversité culturelle. En clair, Vents d'ailleurs compte contribuer par le truchement de la littérature à *bâtir une société plus solidaire et plus humaine*, pour reprendre les mots mêmes des éditeurs. Pour ce travail d'éducation des consciences sur ce qui s'est passé en Sierra Leone, *tenki padi* Bonnet, *tenki*.

Simon Roy

Laurent Bonnet

SALONE

Vents d'ailleurs, La Roque d'Anthéron, 2012, 269 p. ; 35,95 \$



Car, comme Thomas Bernhard à qui on le compare aussi, Péter Esterházy revient d'œuvre en œuvre, de manière quasi obsessive, sur certains événements de son passé, les corrigeant sans cesse, les mythifiant sans cesse. Pour l'art ? Pour la vérité ? Qui le sait.

Judy Quinn

Gilles Pellerin

I² (I CARRÉ)

L'instant même, Québec, 2012,

161 p. ; 19,95 \$

Prolifique auteur de nouvelles (entre autres), passé maître dans cet art d'extraire du trivial l'angle original, Gilles Pellerin en est à son sixième recueil. Il est donc convenu de le considérer comme un spécialiste du genre de la brève littéraire.

Après avoir fait paraître en 2004 *i (i tréma)*, il se conforme huit ans plus tard rigoureusement au même format concis, et propose cette fois soixante-six textes denses, dont la longueur varie entre une et quatre pages. Quoique la majorité soit des inédits, neuf ont déjà fait l'objet d'une prépublication dans des revues au fil des ans. Si le poids du nombre fait basculer les récits les plus anodins dans l'oubli, il n'en demeure pas moins que quelques-uns forcent leur chemin jusqu'au souvenir durable (ceux du cycle de l'enfance et du milieu de l'enseignement, en l'occurrence).

« L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ; il coule et nous passons ! » disait Lamartine. La lecture de quelques textes de Gilles Pellerin suffit pour s'habituer à sa respiration narrative parti-

culière. Comme dans la vie moderne, le temps fuit dans *i² (i carré)* et il file à un rythme accéléré : pas le choix, il faut donc saisir ce qui passe, fugitif, comme ces truites que l'on attraperait à mains nues, pour faire référence au titre d'un recueil de brèves d'un autre auteur de Québec, Charles Bolduc, paru chez Leméac, également en 2012 (*Les truites à mains nues*). Mais les récits constituant le recueil publié à l'instant même s'inscrivent moins dans la veine optimiste d'une course au bonheur que dans le créneau crépusculaire de l'intellectuel qui fait le constat cynique, quoique résigné, de l'échec de toute vie.

À travers ces instantanés littéraires, qui sont autant de récits d'exclusions et de déviances insolites, Gilles Pellerin raconte les fêlures du quotidien, en tra-



que les lézardes et les fissures. Il expose du coup dans un style le plus souvent ludique, paradoxalement, le vide et la solitude de nos existences que l'on mène en parallèle parmi nos semblables, indifférents, coincés eux aussi dans les dents de ce même engrenage implacable où tout se désagrège et se délite. Il ne reste comme traces de ces détresses mineures que des cicatrices indolores, des insatisfactions paralysantes et des souvenirs évanescents. *I* comme dans isolement ?

Simon Roy

François Jobin
MENSONGES
ET AUTRES TROMPERIES

La courte échelle, Montréal, 2013,
144 p. ; 17,95 \$

Après avoir exercé pendant trente ans le métier de réalisateur d'émissions télévisées, François Jobin se consacre maintenant à la littérature. *Mensonges et autres tromperies* est sa quatrième publication.

Chacune des neuf nouvelles du recueil s'avère un bijou d'invention. Les personnages n'ont pourtant rien d'exceptionnel. Mais fin observateur, François Jobin sait débusquer chez eux la faille – honte, aveuglement volontaire, peur de perdre la face, rationalisation, envie, snobisme – qui en fait des types criants de vérité. Il y a bien une exception, avec ce personnage

du texte intitulé « Le tunnel », auquel on s'identifie, la peur au ventre, avant de comprendre que l'on a été mystifié. Surprise totale. Tromperie d'un narrateur bien de son temps.

De façon plus transparente, la première nouvelle, « Un beau mensonge », illustre la part qui revient à la fabulation en littérature, car « [q]ui dit la vérité n'invente rien, cela va de soi », d'affirmer le narrateur avant de raconter, en ayant soin d'en rajouter, l'histoire de la fourberie dont il a été l'auteur à l'époque du jardin d'enfants. D'autres montrent l'hommerie en germe chez de jeunes garçons, tel ce « Roi des poulets », à peine cinq ans lui aussi, qui découvre son pouvoir sur un animal : le plaisir ressenti tout à coup à le faire souffrir et le mensonge qui s'ensuit, gravant en lui un souvenir honteux. Et ce passionné de livres (« L'amateur ») qui s'enhardit en multipliant ses larcins, fait lui aussi mentir l'adage selon lequel *la vérité sort de la bouche des enfants*.

Jobin excelle à manier l'ironie quand, par exemple, il souligne l'absurdité des mensonges que l'on s'invente à soi-même, comme dans « L'escorte », alors que le jeune homme fait fi de sa dignité en se persuadant qu'il n'y a pas de sot métier, et l'aveuglement de ce personnage obèse d'« Écarlate », à qui le médecin vient de dire qu'il court à grande vitesse vers la mort, et qui va d'une boutique à

l'autre pour se procurer toute une pharmacopée de remise en forme et s'équiper de pied en cap avant même l'amorce du premier exercice. La plupart du temps, le nouvelliste attend son lecteur au détour pour le surprendre avec des cocasseries, ou une chute étonnante.

D'une plume experte, Jobin signe ces *Mensonges et autres tromperies* dans la plus pure tradition de la nouvelle.

Pierrette Boivin

Philippe Sollers
L'ÉCLAIRCIE

Gallimard, Paris, 2012, 256 p. ; 29,95 \$

L'exergue, tiré des *Mémoires* du cardinal de Retz, donne le ton : « La vérité jette, lorsqu'elle est à un certain carat, une manière d'éclat auquel on ne peut résister ». Voilà ouverte l'éclaircie, celle d'une photo sur laquelle le narrateur, bébé, lève son regard vers les branches d'un cèdre, l'arbre de sa mémoire. C'est de lumière et d'ombre qu'il s'agit, entre le narrateur et sa sœur Anne, à deux doigts de la relation incestueuse, sans accomplissement. Nul besoin : une voluptueuse diablesse veille au grain, qui embrasse tout aussi bien : Lady Lucie, riche, archéologue et peut-être membre d'une société secrète (un des ingrédients de Sollers), vient occuper la place de l'impossible.

Mais les sœurs – et les femmes – vont se multiplier à travers la peinture de la grande peinture de deux anarchistes, le premier, civilisé, le second, pirate. Manet est un matérialiste, *permanent*. Seul Picasso, l'homme de main, fait le poids, guidé par l'audace absolue de son regard. Le peintre de l'*Olympia* ne s'embourbe pas dans les sphères éternelles de Mallarmé ; il va droit vers une fleur ou un poisson, sans compter « cette femme-là, pas une autre », à ce moment-là. De son côté, l'Andalou n'hésite pas un instant à se lancer dans la lutte, comme son prédécesseur. Voyez *Guernica*. Avec Manet, « une éclaircie sans précédent » animait « le temps et l'espace » ; il entrouvrirait l'abîme de la civilisation, son éternelle déchéance, et se passionnait pour Haydn

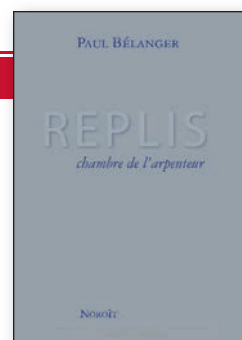
Paul Bélanger

Le poète est celui qui a fait le tour de son domaine et qui, du cœur de sa chambre, en retrace sans cesse les contours au fond de lui, jusqu'à oublier, parfois, que lorsqu'il se tourne vers le monde, c'est en lui-même qu'il regarde. Quoi qu'il fasse, il se replie sur ces terres anciennes que ses mots ravivent, et de là il arpente le monde, main dans la main avec ces autres voix qui l'ont forgé et qui lui balisent la voie au cours des errances nécessaires qui le mènent jusqu'aux portes de l'œuvre. Il ne va pas plus loin : le poète est dans sa chambre noire et y demeure. À l'œuvre la lumière du jour et du monde.

C'est de cette chambre que nous parvient la voix de l'auteur du recueil. Tantôt nostalgique, tantôt onirique, cette voix s'échappe de son creuset en quête de ses sources, fait naître de multiples paysages, propose quelques portraits et nous traîne avec elle dans son exil. Il ne nous reste qu'à la suivre et c'est bien l'impression qui demeure après la lecture de ce livre : une série de tableaux présentés comme à la tombée de la nuit, où divers personnages, reflets multiples du poète, s'arrachent à leur solitude pour un peu de clarté. Toujours nous revient l'image de ce qui reste d'une ville que le temps a usée, que la mémoire a émoussée, et c'est dans ce qui en reste que la lumière se fait, à la fois trouble, inquiétante, et salvatrice. C'est de cette lumière que se nourrit le poète du fond de sa chambre, c'est grâce à elle qu'il arrive à situer les frontières du domaine parcouru, à mesurer la distance qui le fonde et le garde en mouvement malgré l'écart que lui impose son regard sur le monde.

Replis est une œuvre qui nous abrite et nous recueille, mais sans la sécurité et le confort d'une lecture facile : les images sont fortes, mais présentent parfois cette obscurité féconde que l'on retrouve chez René Char. Sans tomber dans l'hermétisme, elles nous communiquent un certain malaise dont on ressent la profondeur s'accroître de page en page, mais c'est là le pari de la poésie : nous faire vivre le risque magnifique d'être plus humain, ne serait-ce que pour quelques instants.

Mathieu Simoneau



Paul Bélanger

REPLIS

CHAMBRE DE L'ARPEUTEUR

Le Noroît, Montréal, 2012, 130 p. ; 18,95 \$

plutôt que pour Wagner. *Sequere deum* ; il suit le dieu et sait donc, comme Picasso (dont la sœur cadette, Lola, intensifie l'aura de mystère du Minotaure), faire passer Victorine, Berthe, Méry et combien d'autres du statut de femme de la masse à celui de déesses définitives. Manet est le peintre de l'« indifférence divine », il nage en hauteur, prend toujours les vagues du bon angle et ainsi, ne s'écrase jamais dans la bêtise ambiante. Picasso « avale vite tout ce qui est autour de lui », il se saisit lui-même de tous les côtés à la fois, en même temps.

Roman, *L'éclaircie* ? Titrons autrement : Édouard Manet et Pablo Picasso, romans, comme le *Henri Matisse, roman*, d'Aragon, 1968 (notez la date). Pour Sollers, chaque tableau de Manet et de

Picasso constitue en lui-même un roman puisque, comme le dit ce dernier, la peinture et le dessin, machines à mémoire, donnent à voir l'esprit du temps à venir : « [I]ls prévoient l'archive ».

Michel Peterson

Sous la dir. de Michèle Bourgon et Vincent Théberge

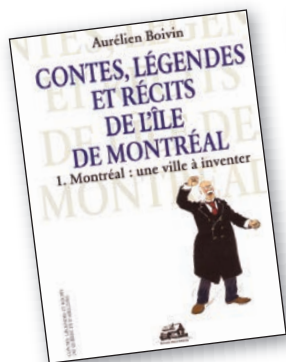
DES NOUVELLES DE GATINEAU !

Vents d'Ouest, Gatineau, 2012, 244 p. ; 24,95 \$

Ce recueil contient 29 nouvelles choisies à la suite d'un concours ouvert à tous, Canadiens et étrangers. Leur point commun est de mettre en scène la ville des Gatinois, celle d'hier ou celle d'aujourd'hui. Des lieux plus ou moins

familiers de l'ancien Hull, du quartier Aylmer et de Gatineau forment la trame de ces récits, à la manière du film *Montréal vu par* (1991), lui-même inspiré du collectif *Paris vu par* (1965). On y parle par exemple du Musée canadien des civilisations (rebaptisé depuis), de l'ancienne usine E. B. Eddy de Hull, de la Promenade du Portage ou encore du Café Aux Quatre Jéudis. Au départ, une centaine de textes avaient été soumis ; quatre de ces nouvelles ont été récompensées par un jury.

Si la plupart des auteurs réunis sont des « écrivains en herbe », on peut découvrir de beaux passages dans ce recueil néanmoins inégal. Ainsi, dans la nouvelle la plus brève mais la plus évocatrice du livre (« La dame en gris »), Michelle Mondoux met subtilement en valeur le



patrimoine perdu de Gatineau. Parmi les auteurs ayant déjà connu la notoriété, on reconnaîtra le professeur Stéphane-Albert Boulais, empruntant ici une identité féminine, celle d'une historienne de l'art parisienne, pour découvrir virtuellement Gatineau. Mais le texte le plus maîtrisé de ce recueil est situé presque à la toute fin : dans une histoire insolite mêlant habilement mystère et science-fiction (« Les enquêteurs du surnaturel »), Normand Grégoire nous offre un magnifique moment de littérature en décrivant avec doigté une intrigue évoquant des rues oubliées de Gatineau.

Ce type de concours, en plus de permettre à de nouveaux auteurs de publier, met en valeur des lieux ou une ville souvent négligés dans nos imaginaires qui restent trop centrés sur Montréal ou Toronto, que ce soit au cinéma, dans les téléromans ou dans notre littérature, à part quelques exceptions notables. Nous ne sommes certainement pas le pays d'une seule ville !

Une deuxième édition du concours « Des nouvelles de Gatineau ! » a eu lieu en 2012.

Yves Laberge

Aurélien Boivin

CONTES, LÉGENDES ET RÉCITS DE L'ÎLE DE MONTRÉAL

T. 1, MONTRÉAL : UNE VILLE À INVENTER

Trois-Pistoles, Trois-Pistoles, 2013, 824 p. ; 79,95 \$

Comme si ce bouquin n'atteignait pas à lui seul une masse impressionnante, on nous avise qu'il n'est que l'avant-garde d'une anthologie encore plus copieuse. Dilution ? À en juger par ce premier volet, certes pas. Aurélien Boivin présente un choix éminemment personnel d'auteurs et de textes, mais fort peu des éléments retenus mériteraient le rejet. Sous réserve de quelques entrées prématurées dans la célébrité, Boivin pourrait contresigner ce qu'écrivait Jean d'Ormesson en présentant ses deux listes de quarante belles plumes : « Tous les écrivains qui figurent dans cet ouvrage sont de bons écrivains. Tous les bons écrivains figurent-ils dans cet ouvrage ? Bien sûr que non » (*Une autre histoire de la littérature française*, Nil, 1997). Boivin mérite d'autant plus les mêmes circonstances atténuantes que, contrairement à d'Ormesson, sa sollicitude s'étend non pas seulement (!) à la littérature, mais à presque tout l'écrit relatif à l'île de Montréal.

Les incontournables sont là : Gaston Miron, Jacques Ferron, Ringuet, Michel Tremblay, Marie-Victorin, Hubert Aquin, Yves Thériault, Jacques Brault, Sol, Nelligan, Jean Narrache... Un deuxième cercle comprend des auteurs qui, eux

aussi, mériteraient de franchir le seuil du renom indiscutable et qui n'en sont empêchés que par l'exiguïté de notre hospitalité. Je pense ici à Monique LaRue, à André Belleau, à Paul Chamberland, à Jean-Claude Germain, à Jean Marcel, à Marcel Godin, à Esther Rochon... Autant de noms qui confirment la justesse de la sélection.

Aurélien Boivin va plus profondément : des auteurs retenus, il isole des textes particulièrement significatifs et, donc, pas toujours les plus familiers. La référence à l'île de Montréal sert de sas, mais aussi l'originalité de la perspective, l'inattendu de la chute, la clairvoyance de l'intuition. D'Hubert Aquin, il présente le regard acéré sur la place Ville-Marie ; de Michel Tremblay, la gaffe du jeune porteur du cadeau de nocces ; de Ringuet, l'incohérence méthodique de la signalisation ; de Belleau, un « marcheur des rues » qui peine à voir Montréal... Cette liberté de Boivin l'amène enfin à payer tribut à des auteurs que la critique néglige quelque peu, mais dont le public connaît la valeur : André Berthiaume, André Carpentier, Diane-Monique Daviau...

Une révision plus attentive éviterait, par exemple, que Martine Léveillé devienne Marielle Léveillée dans la table des matières.

Laurent Laplante

Chrystine Brouillet

LA CHASSE EST OUVERTE

UNE ENQUÊTE DE MAUD GRAHAM

La courte échelle, Montréal, 2012, 335 p. ; 24,95 \$

Chrystine Brouillet n'a plus besoin de présentation. Auteure reconnue aux quatre coins du Québec pour ses polars, elle a inspiré quelques cinéastes, notamment avec son roman *Le collectionneur*. On l'entend aussi sur les ondes de Radio-Canada, on la voit à la télévision et on la lit dans les magazines, dans son rôle de chroniqueuse gastronomique, son violon d'Ingres. Elle s'est surtout fait connaître dans les années 1990 avec sa trilogie historique *Marie Laflamme* et par ses romans jeunesse édités à La courte

Voilà un très beau livre que le dernier roman d'Yvon Paré. Dans les deux sens du terme, puisque la jaquette est particulièrement réussie, de telle façon qu'on en arrive à croire que l'histoire est sise entre deux bouts de nuage. Cette image annonce d'ailleurs le rôle central qui sera dévolu à l'imagination dans *Le voyage d'Ulysse*, dont les multiples influences puisent tant aux grands canons de la littérature (*L'Odyssée*, *La divine comédie*, *Alice au pays des merveilles*) qu'à la tradition orale des contes et légendes du Saguenay – Lac-St-Jean.

L'histoire est assez connue mais, dans ce cas-ci, plusieurs variantes interfèrent. Ulysse prend pour l'occasion les traits d'un jeune homme provenant du Bout du Monde, village situé aux abords du Grand Lac sans fin ni commencement (lac St-Jean). Poussé par sa grand-mère Allada à parcourir le vaste monde, Ulysse décide d'en faire le tour et quitte son lieu natal. Il bourlinguera durant les 28 parties qui divisent le roman, autrement structuré par la rencontre avec des personnages pittoresques et attachants, parmi lesquels Jean (Tremblay ?), zélateur et maire d'un village fantôme (Val-Jalbert), ou encore Louis Hémon et la famille de Samuel Chapdelaine. Toute l'originalité du projet tient à ce dialogue fécond que Paré instaure entre les représentants de la mythologie occidentale (Ulysse, Perséphone, Circé, etc.) et ceux issus de l'imaginaire national (Alexis le Trotteur), local (Louis l'Aveugle), voire autochtone (Tshakapesh). De nombreux clin d'œil sont offerts qui témoignent de ce constant va-et-vient, notamment lors de l'épisode du déluge, dont le symbolisme eschatologique est bien connu, mais qui est cependant récupéré par des allusions à l'histoire locale réelle (le déluge du Saguenay de 1996).

Aussi le récit est-il mené par une prose imagée et jubilatoire, où l'intertextualité, en plus d'occuper un rôle structurant, offre de surcroît un parcours ludique de lecture que vient conditionner l'intrication des nombreux emprunts. Si d'aucuns peuvent y percevoir un prétexte pour étirer plus ou moins utilement le déroulement de l'action afin de permettre l'étalement de références éparses, il n'en demeure pas moins que le roman est d'une efficacité maîtrisée et offre un véritable plaisir de lecture.

David Laporte



Yvon Paré

LE VOYAGE D'ULYSSE

XYZ, Montréal, 2013, 448 p. ; 29,95 \$

échelle. Mais aujourd'hui, l'auteure a plutôt délaissé le jeune public pour se concentrer sur sa série policière avec Maud Graham, une inspectrice à la Ville de Québec. En 2012, Brouillet nous présentait *La chasse est ouverte*, la onzième enquête de son personnage, qu'elle décrit en entrevue comme son amie.

Dans ce roman, un des plus grands requins de la finance de Québec est tué par balle, droit au cœur. Le problème, c'est que Bernard Saucier avait autant d'ennemis que d'amis et autant de succès dans les affaires qu'avec les femmes. Toutes ces femmes que ce tombeur a séduites illégalement, toutes ces personnes à qui il a fait de fausses promesses pour s'enrichir davantage,

tous ceux qu'il a écrasés pour mieux construire son chemin vers la réussite... et les motifs de meurtre qui se multiplient. Pour Maud Graham, toutes les pistes semblent bonnes, surtout lorsqu'elle découvre que quelques hommes ayant travaillé sur le même chantier que Saucier plusieurs années auparavant ont également été abattus un 18 juillet, date à laquelle le corps du mécène a été découvert.

Christine Brouillet a créé tout un univers autour de ses personnages. En pleine enquête, ils vivent des problèmes familiaux, cultivent des passions comme le bon vin, la bonne bouffe – petit clin d'œil aux intérêts de l'auteure. Surtout, chaque roman amène son lot de réflexions sur la vie et ses enjeux : jalousie, violence, pauvreté, environnement,

haine, famille. Les plus fidèles lecteurs de cette série s'attacheront une fois de plus aux personnages, presque de chair et de sang. Par contre, pour ceux qui n'ont lu aucune autre enquête de Graham, le roman demeure intéressant dans sa construction, mais soulève moins d'engagement et paraît à la rigueur banal. Tout au long du récit, on croit connaître le meurtrier parce qu'il semble avouer le crime presque au début de l'histoire. Mais c'est sous-estimer l'auteure...

Bien qu'elle soit dotée d'un instinct surnaturel et que le hasard fasse un peu trop bien les choses pour elle, Maud Graham fait preuve d'ingéniosité et d'acharnement. Son enquête suit une ligne directrice connue, mais toujours aussi efficace. ▶



On peut s'attendre, dans les mois à venir, à voir sur les rayons un autre roman policier de Chrystine Brouillet, encore trop attachée à son héroïne, selon ses confidences, pour la faire mourir.

Julie Pelletier

Gilles Jobidon
COMBUSTIO

Leméac, Montréal, 2012, 317 p. ; 29,95 \$

Combustio ou *combustion* en catalan. Le feu, la flamme, le brasier ou l'incendie. Gilles Jobidon place au cœur de cette thématique le Grand Incendie de Londres de 1666, le peintre irlandais Francis Bacon et la fabuleuse technique picturale de Georges de La Tour, le peintre des nuits.

Petites histoires et grande histoire, monde étrange des artistes et des Circassiens, voyages dans le temps et de par le vaste monde, un méli-mélo attend le lecteur. Paris, Londres ou Buenos Aires ; *Combustio* se développe en de nombreuses péripéties, plus ou moins parallèles, et une pléiade de personnages. Ce qui n'en fait pas un livre facile.

L'auteur a bâti son intrigue – ou mieux ses intrigues – comme des poupées russes, ces poupées gigognes appelées *matriochkas*. Ou comme un livre à tiroirs. L'archéologue Jane Dix, un des personnages principaux de *Combustio*, ne dit-elle pas en ce qui semble être un écho de l'écrivain lui-même : « Un livre à la trame éclatée, construite à la manière dont opère le cerveau, pour qui le présent, le

passé et le futur sont les facettes d'une même réalité » ?

Le travail de recherche et le peaufinage manifestes qu'a accomplis l'auteur durant six ans pour générer sa vaste saga sont remarquables. Admirable aussi la façon dont la fiction s'entremêle à la réalité historique. *Combustio* passe du statut de simple fiction à celui d'un traité – fort savant – dans lequel s'entrecroisent la botanique, le café, les assurances Lloyd's, les amish, le ballon dirigeable et que sais-je encore. Ainsi que la peinture et les impressionnistes, entre autres sujets. « L'art de Turner poignarde l'art ancien, quarante ans avant que Monet ne lui donne le coup de grâce avec une toile minuscule, intitulée *Impression soleil levant* ».

On y croise Verlaine et Rimbaud qui « habitent une grande maison de style géorgien qui existe toujours, à deux pas du pont Waterloo, 8 Royal College Street », Henri Dunant, l'illustre fondateur de la Croix-Rouge, ou encore Louis XIII. L'éparpillement et l'enchevêtrement peuvent donner le tournis, c'est vrai. Alors, soit on résiste, au risque d'être déçu, soit on entre dans le jeu, pour le pur plaisir.

Gilles Jobidon signe ici son cinquième roman, après *La route des petits matins*, prix Robert-Cliche 2003, Ringuet 2005 et Anne-Hébert 2005 ; *L'âme frère* en 2005 ; *Morphoses* en 2006 ; *D'ailleurs* en 2007. Il a par ailleurs obtenu le Grand Prix littéraire de la Montérégie en 2006.

Michèle Bernard

Annie Proulx
BIRD CLOUD

Trad. de l'américain

par Hélène Dubois-Brigand

Grasset, Paris, 2012, 331 p. ; 29,95 \$

D'abord l'étonnement : *roman*, est-il inscrit sur la page couverture. Bon, ce ne sera pas la première fois qu'on étire la définition de ce mot, mais il me semble qu'on exagère un tant soit peu dans le cas présent. De surcroît, l'édition originale ne le laisse nullement entendre, préférant l'exactitude d'un sous-titre, *A Memoir of Place*, à l'illégitimité d'une catégorie romanesque. Le nom de l'auteure de *Nœuds et dénouement*, de *Cartes postales*, de *Brokeback Mountain* ne suffisait-il pas à légitimer la publication de cette chronique ? Il faut croire que non. Prix Pulitzer ou pas, certains écrits exigent un sauf-conduit pour être publiés. *Bird Cloud* n'aura pas échappé à cette dure loi du marché. *Dura lex, sed lex*.

Il ne s'agit ici ni d'un roman ni d'un *portrait autobiographique sans fard*, comme on l'indique en quatrième de couverture. Bon, laissons la couverture de côté pour s'attarder au livre, à sa construction. Car c'est bien de construction qu'il s'agit ici. Après avoir roulé sa bosse un peu partout aux États-Unis et au Canada, durant son enfance tout autant que durant sa vie adulte, Annie Proulx désire se poser quelque part. Elle rêve d'un lieu où elle pourra enfin, riche de tous les lieux de passage qu'elle aura habités et qui auront nourri son imaginaire, voir s'ériger la maison qui sera sienne, qui correspondra à l'idée qu'elle s'est faite de ce que doit être une maison, un endroit où l'on peut tout à la fois vivre, regarder vivre et écrire. Elle choisit d'abord l'emplacement, un petit arpent de désert au cœur du Wyoming, entouré comme on l'imagine de vastes espaces où paissent des troupeaux, où viennent nicher pygargues et aigles pour lesquels Annie Proulx a développé une véritable passion d'ornithologue, un lieu où survolent les passages migratoires des pélicans, faucons et grands-ducs qu'elle peut suivre au rythme des saisons. Cette

Récit autobiographique

Qualifié par plusieurs d'auteur prodige et prodigue, le Franco-Congolais Alain Mabanckou vit aujourd'hui aux États-Unis, où il enseigne la littérature francophone à l'Université de Californie à Los Angeles (UCLA). Après 23 ans d'absence, un bien long exil, l'écrivain a décidé de retourner à Pointe-Noire, ville côtière du Congo-Brazzaville, là où il est né en 1966. « Je me suis arrêté au bord du ruisseau des origines, le pas suspendu. » Dans *Lumières de Pointe-Noire*, récit autobiographique, veut-il faire le deuil et de sa mère et de son père adoptif, aux funérailles desquelles il ne s'est jamais rendu ?

Illustré des photos de Caroline Blache, prises lors du séjour de Mabanckou au pays natal, et de quelques-unes provenant des archives de l'écrivain, le livre nous plonge rapidement au cœur de l'Afrique, de ses couleurs, de ses odeurs, de ses pratiques magiques. Du mensonge aussi : « J'ai longtemps laissé croire que ma mère était encore en vie ». Pauline Kengué est pourtant morte en 1995 et il le savait : « On m'attendait à Pointe-Noire pour les funérailles, et le téléphone sonnait sans relâche. [...] Je ne fis pas le déplacement ».

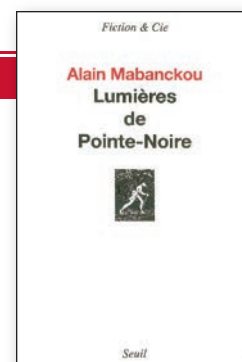
L'écrivain remonte ainsi le chemin de la culpabilité, il sait avoir accompli la prophétie d'une cousine, qui avait prédit à sa mère qu'elle n'aurait « qu'un garçon qui partirait loin, très loin d'[elle], et qu'[elle] mourrai[t] seule dans une cabane ». Peut-il aujourd'hui renouer les fils brisés ? À Pointe-Noire, il retrouve son innombrable famille, avec laquelle il a parfois de véritables liens de parenté, ou pas. Peu importe. Avec elle, il refait le voyage de la mémoire, aux accents doux ou amers. Grand-mère Hélène, en réalité sa tante, lui accorde le pardon attendu, elle pour qui l'arrivée d'une Blanche – la compagne de Mabanckou – indique la fin de sa souffrance : « Je l'attendais depuis des années, je peux maintenant partir ».

Tout Pointe-Noire, vieux amis, vagabonds bizarres ou filles de joie, dans la rue ou au restaurant, a accueilli avec faste l'écrivain mondialement connu. L'enfant du pays qui lisait les livres des bibliothèques par ordre alphabétique. « J'ignorais qu'on pouvait lire les livres selon son humeur, en choisissant pêle-mêle les ouvrages. » Lorsque Mabanckou a accepté l'invitation de l'Institut français de la ville, raison officielle de son retour à Pointe-Noire – « pour quelques jours de conférences » –, il ne savait pas encore que beaucoup plus l'attendrait au détour. Toute une vie, en fait.

L'écrivain n'est pas allé prier sur la tombe de sa mère. « Les défunts sont embarrassés lorsque les vivants font irruption dans leur jardin. » La dernière fois qu'il a vu sa mère, en 1989, avant son départ pour la France, elle l'avait joliment semoncé : « L'eau chaude n'oublie jamais qu'elle a été froide ». L'écrivain n'a pas oublié.

Mabanckou, Prix Renaudot 2006 et décoré de la Légion d'honneur, est lauréat du Grand Prix de littérature Henri Gal 2012 de l'Académie française. Ses œuvres sont aujourd'hui traduites dans une quinzaine de langues.

Michèle Bernard



Alain Mabanckou
LUMIÈRES DE POINTE-NOIRE
Seuil, Paris, 2013, 281 p. ; 29,95 \$

passion est constamment entrecoupée par les préoccupations qu'entraîne inévitablement la construction d'une maison : choix d'un architecte, de plans et devis, de matériaux et de menuisiers expérimentés, de plombiers et d'électriciens qui respectent, ou pas, leurs engagements. Bref, il s'agit davantage d'une chronique étalée sur plus de cinq ans au cours desquels Annie Proulx poursuit ses projets d'écriture tout en consacrant une large part de son énergie et de ses temps libres à la construction de sa maison, à l'histoire et à l'appropriation des lieux.

Bird Cloud n'a toutefois pas la portée autobiographique qu'on lui prête, ni le pouvoir de catharsis d'un essai de Henry David Thoreau ou d'Annie Dillard. Les préoccupations domestiques rendent l'envol difficile.

Jean-Paul Beaumier

Jean-Marc Beausoleil
M. ÉLECTRIQUE

Triptyque, Montréal, 2012, 189 p. ; 22 \$

Rares sont les romanciers et bédésistes québécois qui se sont essayés à créer un superhéros local, voire national, et avec raison. Un Captain québécois arborant fièrement une fleur de lys sur son torse musclé serait parfaitement ridicule. En ouvrant *M. Électrique*, j'avais donc peur, peur de tomber sur l'une de ces mauvaises imitations des bandes dessinées, *comics* et histoires de superhéros qui ont



marqué notre imaginaire d'enfant et continuent de travailler celui de l'adulte. Crainte non justifiée : *M. Électrique* sait séduire, ne serait-ce que par les nombreux (trop nombreux ?) passages didactiques où le narrateur s'applique à exposer l'historique de la bande dessinée, voire la sociologie du personnage costumé et de ses super-pouvoirs.

Samuel, le narrateur de *M. Électrique*, cinquième roman de Jean-Marc Beausoleil, est professeur de français au Shakespeare College. Fraîchement divorcé d'une ancienne élève, Samuel « fume un paquet par jour et boi[t] comme un trou ». Un soir d'ivresse, il s'inspire d'un ami, Richard Saint-Laurent, pour se mettre à la bande dessinée et créer, avec l'aide d'un dessinateur, ce qui deviendra *M. Électrique*. Le premier album connaît un succès instantané, si bien que *M. Électrique* devient le personnage principal d'un jeu vidéo distribué par la célèbre boîte Ubisoft. Également recruté par Marvel, Samuel n'a plus à craindre pour son avenir financier. Ainsi riche, il en vient à payer pour les services de prostituées de luxe, plus précisément pour l'une d'entre elles : Natasha la nuit, Iona de jour. Natasha sera retrouvée morte, assassinée, comme deux de ses collègues d'ailleurs, elles aussi travailleuses du sexe. Les autorités exigent du narrateur, principal suspect dans cette série de meurtres, une confession écrite, qui deviendra le roman.

Si vous êtes à rédiger une liste de nouveautés littéraires absolument incontournables, sachez que *M. Électrique* est bon, mais qu'il en existe de meilleurs. Loin d'être révolutionnaire, l'histoire aurait pu être exploitée différemment, sortir un peu plus des sentiers battus. Toutefois, réinventer le genre aurait pu être périlleux et ce roman est, somme toute, pas mal du tout. Il ne s'agit pas de l'un de ces livres qui tiennent éveillé jusqu'aux petites heures du matin, mais vous ne trouverez certes pas déplaisant de l'apporter un peu partout et de lire ses brefs chapitres à temps perdu.

Émilie Fortin

Mikhaïl W. Ramseier
NOIR LINCEUL

Coups de tête, Montréal, 2013,
464 p. ; 22,95 \$

En 2011, le romancier remportait le Prix littéraire de l'archipel de Saint-Pierre-et-Miquelon pour son roman *Otchi Tchornya*, aussi édité chez Coups de tête. Étant donné la philosophie de cette maison, on doit s'attendre à ce que *Noir linceul* secoue ses lecteurs d'une quelconque façon. La citation en exergue attribuée à Étienne de La Boétie, « Les tyrans ne sont grands que parce que nous sommes à genoux », annonce, il est vrai, une critique sociale certaine. Mais chez Coups de tête, il faut provoquer, par les idées et la crudité des

images ou de la langue. Ici, par exemple, la description d'un viol brutal et le recours à la langue argotique, y compris dans la narration. Quant aux idées, les personnages centraux, chez qui l'on sent la présence de l'auteur, en profèrent qui apparaîtront tranchées et obscurantistes à bon nombre de lecteurs. En effet, la théorie du complot (les Juifs sont des victimes consentantes, Marilyn Monroe a été assassinée, les gouvernants nous divisent pour mieux régner, etc.) et l'idée que les groupes minoritaires (homosexuels, féministes, handicapés, femmes violées, etc.) monopolisent les médias pour se poser en victimes de la majorité, trouvent d'ardents défenseurs en Zelda et Auguste.

Plusieurs intrigues s'entrecroisent, dont une policière. Le narrateur extérieur à l'histoire emprunte le regard de trois personnages principaux qui sont à un tournant dans leur vie : le Québécois bourru, Hyacinthe, journaliste et éditeur en congé à cause d'un épuisement professionnel, en quête de silence et d'anonymat ; Auguste, burlingueur franco-suisse, la quarantaine, à la recherche d'une forme de stabilité qu'il croyait pouvoir trouver au Québec, avant qu'il n'y découvre de trop nombreuses règles et une culture trop « ricaine ». Et puis il y a Zelda, insatisfaite de ses conditions de travail à Genève, et sans véritables attaches, qui aspire à changer de vie. Attirée par une offre d'emploi parue sur le Web, la jeune femme est prête pour l'aventure dans un pays qui lui apparaît comme un caillou au milieu de l'océan, Saint-Pierre-et-Miquelon. C'est là que ces personnages feront connaissance, sympathiseront, se mêleront à la vie de l'archipel, lequel offre un espace romanesque remarquable. La fin nous laisse sur un projet commun en voie de réalisation et sur un silence coupable qui atteste la tendance anarchiste du roman.

Pierrette Boivin

Premier roman



Pour ceux qui en doutent encore, la littérature *geek*, ça existe ! Le premier roman d'Ernest Cline, scénariste du film *Fanboys* (2009), en est la preuve. Et si l'on pense au roman *Video Games* de D. B. Weiss (Sonatine, 2012), il pourrait bien s'agir d'une nouvelle tendance.

Player One a été décrit par la presse américaine comme un croisement entre *Tron* et *Charlie et la chocolaterie*. L'histoire se passe au milieu du XXI^e siècle. La planète est dans un triste état après trois décennies de Grande Récession causée par une crise énergétique et des catastrophes écologiques mondiales. Le héros, Wade Watts alias « Parzival », est un adolescent qui vit chez sa tante dans un quartier de « piles », c'est-à-dire un entassement vertical de maisons mobiles pouvant atteindre jusqu'à vingt unités de haut. Les piles sont l'une des solutions du futur au problème de surpopulation urbaine. Comme beaucoup d'autres, Wade passe le plus clair de son temps sur l'OASIS, un monde virtuel créé par le milliardaire James Halliday. Mort sans héritier, Halliday a caché toute une série d'épreuves quasi insolubles dans l'OASIS. C'est ce qu'on appelle les « œufs de Pâques ». La fortune d'Halliday et les commandes de l'OASIS iront au chasseur d'œufs qui aura relevé tous les défis. Wade fait partie des concurrents qui remuent ciel et terre pour y parvenir avant que les infâmes « Sixers », agents à la solde d'*Innovative Online Industries*, ne sabordent les prodigieuses libertés émanant de l'OASIS.

Comme roman de science-fiction nostalgique, *Player One* est assez réussi. Cline a truffé son texte de références à la culture pop des années 1980. Tout y passe : des jeux Atari à *Donjons et Dragons*, des chansons à succès de Duran Duran et de Pat Benatar aux vidéo-clips de Max Headroom en passant par les céréales Pac-Man et les *sitcoms* tels *Family Ties*. L'intrigue captive et les inventions technologiques sont souvent originales. Malheureusement, Cline verse allègrement dans le cliché, surtout en ce qui concerne les relations entre personnages. La pire de toutes, c'est l'idylle à la guimauve entre Wade et la « geekette » Art3mis. *Player One* ne risque donc pas de détrôner la tétralogie *Autremonde* (1996-2001) de Tad Williams, qui reste la grande épopée de la réalité virtuelle.

Patrick Bergeron

Ernest Cline PLAYER ONE

Trad. de l'américain par Arnaud Regnauld

Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2013, 407 p. ; 27,95 \$

Guy Lalancette L'ÉPIVARDÉ

L'Hexagone, Montréal, 2012,
312 p. ; 27,95 \$

« Je ne suis pas de la race dont la vie fait des livres », affirme le narrateur, Paris Dumauriac, un écrivain de 35 ans qui ambitionne d'écrire un best-seller de 400 pages intitulé *400 pages*. C'est peut-être vrai au départ, car sa vie n'offre d'abord rien de remarquable. Auteur d'ouvrages qui ont fini sur les tréteaux d'inventus à la foire aux livres du Vieux-Port, il habite un modeste appartement de l'avenue Papineau avec sa demi-sœur Lisbonne, qui l'affriole avec sa manie de circuler en petite tenue. Son univers va du billard

Chabot et du bistrot Bernard jusqu'au dépanneur Accommodation Saö-Wing, tenu par le Laotien inventeur du « pâté indochinois ». En plus de la chienne Nimportekelle, les êtres qui font partie de la vie de Paris sont plus ou moins « épivardés » eux aussi : Lambert-Louis alias « L2D2 », un fonctionnaire qui fait également office de critique littéraire respecté ; Robert-Henry alias « Blueberry », un ancien psychiatre reconverti en réparateur en tout genre ; Rosy alias « la Gueuse », une prostituée animée de valeurs religieuses. Non, il n'y a pas de quoi faire un livre... jusqu'à l'arrivée, en apparence anodine, d'une recenseuse, Marine Janvier. Tout change pour le narrateur : et son quotidien stagnant, et le

ton de son récit. Un enchaînement rocambolesque de circonstances va plonger Dumauriac au cœur d'une intrigue policière et raviver le souvenir de ses amours (et de ses frasques) d'adolescence, à l'époque où il flirtait avec Lily Godin tout en s'émouvant des passages obscènes de *L'amant de lady Chatterley*. Guy Lalancette, qui compte déjà quelques romans à son actif, dont *Les yeux du père* (2002) et *Un amour empoulaillé* (2004), signe ici un récit savoureux et plein de surprises, dans lequel on perçoit des relents de Romain Gary (manière Ajar) apprêtés à la sauce montréalaise.

Patrick Bergeron